

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4' »
UN AN. 8' »

Sommaire

Causerie.	LUCIEN.
Chronique ichthyologique.	H. FLAMANS.
Nos théâtres.	X.
Etoiles du matin (sonnet).	AMASIVS.
Propos humoristiques.	P. BATAILLE.
Chronique artistique.	X...
Première maternité (poésie).	Lud. VILDÉ.
Le Pendu ressuscité.	Oscar LÉONI.
Pompon.	Jean BARANCY.
Le Chemin parcouru (poésie).	J. APPLETON.
Concerts Bellecour.	J. C.
Bulletin financier.	X.

CAUSERIE

J'ai parlé dans une de mes dernières Causeries de la question de la censure dramatique, qui était à l'ordre du jour depuis quelque temps.

Cette question est aujourd'hui tranchée : la censure est supprimée. Quand je dis supprimée, je me sers d'une expression impropre ; elle l'est sans l'être. La commission de la Chambre des députés a adopté, en effet, une proposition originale, d'après laquelle pendant trois années la censure cessera de fonctionner. Si cet « essai loyal » réussit, Anastasie sera définitivement enterrée après la troisième année.

Rien ne prouve mieux que cette étrange solution — qui n'en est pas une — l'embarras dans lequel se sont trouvés nos législateurs.

Quel sera le résultat probable de cet essai ? J'ai — je l'ai déjà dit — une médiocre confiance dans la liberté accordée aux auteurs dramatiques de tout dire et de tout oser, et je redoute fort que la conséquence la plus claire de la suppression de la censure soit de voir se produire sur toutes les scènes des pièces dans le genre de celles du Théâtre-Libre, qu'on ne représentait qu'à huis-clos devant un public spécial sachant par avance qu'il allait entendre de raides.

On a vu cependant qu'on avait dépassé la mesure. Les critiques se sont indignés, s'étonnant qu'on permit de dire sur une scène des malpropretés qu'on ne tolérerait pas dans la bouche d'un monsieur quelconque dans un lieu public.

Sous l'Empire, des lois très sévères régissaient la presse, et il n'était point facile de dire son opinion sur les hommes et sur les choses publics sans encourir soit l'amende ou la prison. Des hommes d'esprit tels que About, Prévost-Paradol, Weiss, etc., sont parvenus cependant grâce à un art infini de style à s'exprimer en toute franchise, et à passer entre les mailles du filet tendu devant eux. Jamais la presse n'a été plus brillante, qu'à cette époque, et elle ressemblait peu à la presse d'aujourd'hui où avec le droit de tout dire et de tout imprimer la grossièreté a remplacé l'esprit et l'injure brutale les malins sous-entendus.

Tenez pour certain — qu'avec la suppression de la censure — il en sera de même pour le théâtre. L'avenir, je le crois bien, est non aux écrivains de talent, mais à ceux qui flatteront la foule dans ses plaisirs grossiers et dans ses instincts malpropres. « Il y a du cochon dans l'homme » a dit un écrivain. C'est malheureusement un peu vrai.

J'ai cité le Théâtre-Libre comme preuve concluante que la liberté, en fait de théâtre, ne nous vaudra aucun chef-d'œuvre : en effet il n'a pas été représenté à ce théâtre pour lequel la censure n'existe pas, une seule pièce de quelque valeur : en revanche les auteurs dramatiques protégés de M. Antoine, ont initié le public aux habitudes des filles des rues, des escarpes, des voleurs. Un bien joli monde.

M. Jules Lemaitre a cherché quelles conclusions et si vous le préférez quels axiomes on peut tirer de l'ensemble des œuvres représentées au Théâtre-Libre, et il les formule en ces termes :

1° La femme galante, et surtout celle du dernier rang, est, au fond, une créature pudique, de tempérament froid et de sens délicats, qui ne fait son métier qu'avec des nausées de dégoût, et parce qu'il faut vivre ; bref une martyre ;

2° C'est une créature religieuse, qui croit en Dieu, qui porterait des médailles si la nature de ses occupations le lui permettait et qui pleure toutes les larmes de son corps quand elle assiste à une cérémonie de première communion ;

3° C'est une créature sentimentale, encline à la romance, qui garde dans le secret de son cœur une pervenche intacte, et qui, au milieu de ses répugnantes besognes, rêve d'amour pur et désintéressé ;

4° C'est une excellente patriote ;

5° C'est, le cas échéant, une excellente mère.

Si elle a une fille, elle lui cachera soigneusement le métier qu'elle exerce, elle lui fera donner une éducation sévère, et tiendra absolument à ce que cette enfant soit une honnête femme.

Les réflexions dont M. Jules Lemaitre accompagne ces conclusions sur les pièces du Théâtre-Libre méritent d'être reproduites. Les voici :

« On n'ose presque pas dire son opinion sur un pareil sujet : on craindrait de paraître trop renseigné. Je me garderai donc d'exprimer ici des doutes et de me demander si la femme galante de moyen ou de bas étage n'est pas simplement une brute fataliste, qui fait son métier avec un plaisir intermittent, — comme on fait presque tous les métiers, y compris celui d'écrivain ; — qui, en tous cas, n'en pourrait et n'en voudrait pas faire d'autre ; dont la gaieté est ignoble, mais non toujours forcée ; qui vit dans une tension des nerfs, dans une excitation alcoolique presque ininterrompue ; que le souvenir de sa première communion (quand elle l'a faite) laisse parfaitement tranquille ; qui sait que ce qu'il y a de meilleur pour elle, c'est de « crever » avant de n'être plus jeune, qui le dit volontiers, et qui d'ailleurs ne paraît pas souffrir autrement de cette pensée ; qui enfin, si elle a une fille, trouve tout naturel et, au surplus, inévitable que cette enfant vive comme sa mère a vécu... tout cela, il est vrai, traversé et compliqué de ressouvenirs inattendus de la morale bourgeoise et des convenances sociales, de soucis du « comme il faut » et même de préoccupations de « dignité » qui forment, dans cette âme simpliste à la conscience rudimentaire, les plus impayables contrastes avec les habitudes et les sentiments professionnels... »

Faut-il donc croire que, comme j'en ai exprimé la crainte, les acteurs du Théâtre-Libre ont trouvé la nouvelle formule d'après laquelle seront écrites les pièces qui pourront maintenant être représentées dans les théâtres, puisque la censure sera supprimée ? Ce serait profondément triste, car le théâtre cesserait d'être ce qu'il a été jusqu'à ce jour, un lieu de récréation, où d'honnêtes gens se rendent pour oublier pendant quelques heures les soucis et les ennuis quotidiens, et où un mari peut conduire sa femme sans l'exposer à rougir ?

La commission parlementaire, avec son prétendu essai de méthode expérimentale n'a pas du tout tranché la question. Le public — car c'est de lui qu'il s'agit surtout — ne deman-

dait pas à être protégé contre les prétendues sévérités de la censure, dont il n'a jamais souffert, mais il eut voulu — si on le lui avait demandé — être protégé contre ceux qui imposent leur volonté au théâtre.

Ce qui s'est passé à propos de *Thermidor*, de Victorien Sardou, est caractéristique.

Incontestablement le public avait le désir d'entendre cette pièce, et la preuve c'est que la première représentation obtint beaucoup de succès mais à la seconde vingt-cinq individus, — mettons cinquante si vous voulez — firent un tel tapage, que sous prétexte d'ordre, *Thermidor* fut supprimé.

Ne me dites pas que pareil fait ne saurait se renouveler, qu'il a tenu exclusivement à son caractère politique.

La politique pourra être parfaitement étrangère à une démonstration tapageuse, il suffira qu'un directeur ait quelques ennemis, pour qu'une cabale fasse interdire, sous prétexte d'ordre, comme on l'a fait pour *Thermidor*, la pièce sur laquelle reposait la fortune de son théâtre.

C'est donc l'arbitraire substitué et dans des conditions particulièrement dangereuses pour les directeurs à l'arbitraire de la censure qui, dans ces derniers temps, on peut en juger par les pièces représentées, était d'une indulgence excessive, et à laquelle on ne pouvait reprocher d'être un collet monté car elle en a laissé passer de raides.

J'attends pour ma part avec curiosité l'essai loyal qu'on va faire. Je crois qu'il nous réserve plus d'une surprise, et j'imagine que plus d'une fois auteurs et directeurs surtout, regretteront cette pauvre Anastasie, qui était en somme une honnête femme, qu'on a beaucoup calomniée.

LUCIEN.

Chronique Ichthyologique

LA PÊCHE A LA LIGNE

Les pêcheurs à la ligne demandaient que l'ouverture de la pêche fut avancée de deux jours, afin que, dès le dimanche, ils pussent se livrer à leur exercice favori. Repousser leur pétition eut été cruauté pure. Le ministre des travaux publics l'a compris et s'est rendu au vœu des pêcheurs.

On sait que taquiner le goujon ou sabler le petit bleu, c'est tout un pour les riverains du Rhône.

Jugez si l'ouverture de la pêche n'est pas un événement. On les compte par légions, les partisans de ce sport qui finira par avoir son grand-prix comme les autres. Il y a déjà des concours d'haliéutique. Attendons-nous à d'autres innovations.

C'est depuis un demi-siècle, tout au plus, que la pêche est devenue un art d'agrément. On n'en connaissait ni les ressources ni les plaisirs avant le jour où M. Moriceau se fit dresser, sur un des quais de Paris, le fameux procès-verbal à la suite duquel un tribunal statua qu'on pouvait impunément, et sans danger pour l'ordre social, tremper dans l'eau des fleuves et des rivières un fil garni de liège et de plomb.

Aujourd'hui, la pêche à la ligne a pris, comme la chasse, tous les caractères d'une passion, et cette passion là n'est, en somme, pas plus idiote qu'une autre, malgré les jazzi dont on a coutume d'accabler les incompris et les philosophes qui s'y livrent.

On connaît la définition de la ligne : instrument de pêche qui se termine d'un côté par un

asticot et de l'autre par un imbécile. A cela les pêcheurs répondent que l'un d'entre eux, M. de Salvandy fait assez bonne figure parmi les grands maîtres de l'Université de France, et que Gambetta lui-même ne dédaignait pas les émotions de la pêche aux gardons dans l'étang de Saint-Cucupha.

La satire la plus récente dirigée contre les pêcheurs à la ligne, est certainement celle de Jean Richepin, dans la *Chanson des Gueux* :

Un chapeau de paille jaune
A bords baissés sans ourlet,
Au bout de sa pointe en cône
Une plume de poulet.

Un second, un autre encore.
Un troisième, un autre, ainsi
Le rivage se décore
Du Point-du-Jour à Bercy,

Sous ces éteignoirs sans nombre
Rien ne bouge, on ne peut voir.
Que les pas lents de leur ombre
Qui s'allonge vers le soir.

Pourtant, de chaque statue
Sort un grand sceptre en roseau
Et ce peuple s'évertue
A tremper du fil dans l'eau.

Tout le long de la journée,
O destin, tu leur promets
La douce proie ajournée,
Qu'ils n'attraperont jamais.

Et pas un ne s'en indigne,
Pas un ne songe à parur !
Car le pêcheur à la ligne
Vit et meurt vierge et martyr !

Cette candeur n'est qu'apparente, et je conseille aux railleurs de ne pas trop s'y fier. L'empressement de l'amateur de pêche à fêter l'ouverture et à reprendre ses ébats sur les rives de la Saône et du Rhône, dès la première heure, est une preuve bien évidente de la passion dont il est animé. Il se lèvera avant l'aube et les premiers rayons du soleil le trouveront à son poste, sur les bords du canal, de la rivière ou du fleuve, émergeant des roseaux comme un faune à face épanouie.

Souvent des contestations surgissent entre pêcheurs, des rivalités divisent ces frères ennemis, des jalousies terribles empoisonnent leurs journées. Tel passera la nuit sur le sol humide, afin de ne point se laisser enlever sa place favorite. En un conte célèbre, *Le Trou*, Guy de Maupassant a raconté les colères tragiques du pêcheur.

Et ne croyez pas que ces enragés soient les premiers venus. Vous les voyez aujourd'hui souillés de boue, ruisselants de sueur, tripotant la glaise et le pain de chenevis, inventant, pour amorces, des amalgames infects. Demain, vous les rencontrerez dans un salon et vous apprendrez avec stupéfaction qu'ils portent des noms très connus dans l'administration, la banque, le professorat, les lettres ou le journalisme.

Il y a des pêcheurs émérites dans tous les grands journaux de Paris, dans ceux de la province, et même au *Passe-Temps*. Il y en a à l'Académie ; il y en a parmi nos députés et nos sénateurs.

La pêche est un sport qui a tenté les plus illustres de nos écrivains et de nos artistes. Victor Hugo ne dédaignait pas l'humble roseau qui excite les plaisanteries de ceux qui ne savent pas s'en servir. Il était pêcheur comme l'ont été lord Byron, Walter Scott, Béranger, Théodore Rousseau, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Alphonse Karr, Auguste Naquet et tant d'autres.

M. de Salvandy fut un grand pêcheur devant l'Éternel. Comme ministre de l'instruction publique, il avait signé la mise à pied d'un professeur qui, pêcheur à la ligne aussi, se vengea en allant chaque matin occuper, sur les rives de la Seine, la place où son supérieur hiérarchique avait l'habitude de déployer ses engins. M. de Salvandy comprit et demanda grâce. Il l'obtint après avoir rétabli dans son emploi le professeur révoqué.

Faut-il les nommer, les deux fanatiques de la pêche à la ligne qu'abrite la maison de Molière ? Un soir de première, ils provoquèrent

les impatiences du public au moment du lever du rideau. Ils n'étaient plus là. Ils avaient disparu et le régisseur les réclamait à cor et à cri. On finit par découvrir nos deux sociétaires dans la lampisterie gravement occupés à préparer une pâte spéciale pour la pêche au barbeau !

Rappelez-vous ces anecdotes, bonnes gens qui, du haut des ponts, considérez la foule des pêcheurs répandus le long des quais, et songez qu'il y a deux mois de passion réfrénée et contenue dans chacun de ces personnages silencieux dont le regard épie les moindres mouvements du bouchon flottant sur l'eau.

HENRI FLAMENS.



M^{me} Réjane a donné aux Célestins quatre représentations au lieu de deux annoncées, elle eut pu en donner dix, car son succès a été énorme ; succès mérité, car il est difficile d'avoir plus d'originalité que cette comédienne qui réalise bien le type de la parisienne du monde spécial, dont Meilhac a esquissé le croquis dans sa spirituelle comédie *Ma Voisine*.

Aux représentations de M^{me} Réjane, ont succédé vendredi les représentations de madame Judic ; salle comble à la première et il en sera ainsi à toutes les autres, car cette artiste est fort aimée à Lyon, où elle a toujours grandement réussi.

Il est inutile de rappeler l'art de diseuse de M^{me} Judic, qui, d'un couplet insignifiant, fait un petit poème par le sentiment ou l'esprit qu'elle sait y mettre. Ces couplets, il faut toujours qu'elle les répète, et elle y met beaucoup de bonne grâce.

Les artistes qui accompagnent M^{me} Judic ne sont pas sans mérite, je citerai particulièrement MM. Didier et Edouard Georges, qui, dans *Lili*, dans un type de vieux gâteaux, reparaissent à chaque acte a fait tordre la salle.

La troupe de tournée de M^{me} Judic ne ressemble donc pas à celles que nous voyons que trop souvent : il est vrai qu'elle a été organisée par M. Simon, qui a pour excellent principe, que pour réussir, il faut faire le mieux possible.

Etoiles du Matin

SONNET

Les étoiles effarouchées
Viennent de s'envoler des cieux :
J'en sais deux qui se sont cachées
Mignonne ! dans vos jolis yeux,

A l'ombre de vos cils soyeux
Et sous vos paupières penchées...
Attendez !... Mes baisers joyeux
Les auront bientôt dénichées !...

Vous feignez de dormir encor :
Éveillez-vous, mon doux trésor !
L'aube pleure sous la feuillée,

Le ciel désert est plein d'ennui :
— Ouvrez les yeux et rendez-lui
Les deux étoiles envolées !...

AMASUS.

PROPOS HUMORISTIQUES

On demande des Ramoneurs.

Je ne connais pas de volcan plus insupportable que le Vésuve : il ne peut pas rester six mois de suite tranquille.

Dès qu'on commence à ne plus s'occuper de lui, patatras ! il reprend son panache de fumée, ses coulées de lave brûlante, et fait entendre des grondements souterrains qui n'ont rien de bien rassurant.

Je sais bien que ces fureurs intempestives fournissent à la chronique des éléments dont elle a grand besoin à cette époque de l'année, mais est-ce là une excuse suffisante ?

Depuis trois semaines que le Vésuve s'est remis à mijoter à petit feu, les chroniqueurs semblent avoir pris à tâche de nous raconter — avec des détails entièrement nouveaux — les horreurs de la nuit, pendant laquelle Pompéïa disparut comme une simple muscade.

Il est vrai que si Pompéïa n'avait pas disparu, on n'aurait pas eu la joie de la retrouver — après dix-sept cents ans — parfaitement intacte, sauf son *A* — l'*A* qui terminait son nom et sur lequel on n'a jamais pu remettre la main.

Si bien que nous en sommes réduits à appeler aujourd'hui Pompéï, une ville qui — de son temps — s'appelait Pompéïa !

Pour moi — que de pareilles subtilités n'émeuvent guère — j'en prends aisément mon parti, mais je me suis laissé dire que les purs philologues étaient encore inconsolables de la perte de cet *A* terminus.

Quelques-uns parlent de le rétablir par un coup de force : il faut s'attendre à tout de la part de ces gens-là.

Les chroniques sur l'éruption de l'an 79 de notre ère, manquent évidemment d'actualité, et les éruptions minuscules qui signalent notre époque, ne mériteraient guère d'être prises au sérieux, si elles n'étaient généralement accompagnées de secousses terrestres, sur divers points de l'Italie et de notre littoral méditerranéen.

Les hôteliers de Nice en savent quelque chose, le dernier tremblement de terre leur a fait un tort considérable : depuis cinq ans, leur clientèle apeurée vit dans des transes continues.

Essayez donc d'attirer des voyageurs qui consentent à payer une chambre à raison de cent francs le mètre carré, en leur offrant la perspective d'être — une nuit ou l'autre — écrasés par la chute d'un plafond.

Ces choses-là ont beau arriver le mardi-gras, elles n'ajoutent rien à la gaieté du carnaval, et comme par une sorte de taquinerie mesquine, les tremblements de terre choisissent — de préférence — l'obscurité pour faire leurs farces, il n'est pas drôle — en vérité — quand on s'est endormi dans les bras de Morphée, de se réveiller — sous les décombres — dans ceux de la Camarde.

Les tremblements de terre ne se contentent pas de bouleverser les maisons, ils mettent aussi tous les esprits sans dessus dessous, et l'acharnement des savants à en rechercher les causes, n'a d'égal que l'empressement des gens à en fuir les effets.

La science — cette grande curieuse — veut bien admettre pour l'instant que notre globe n'est qu'une immense chaudière à vapeur, à laquelle les volcans servent à la fois de cheminées et de soupapes de sûreté.

Lorsque ces cheminées naturelles en arrivent — avec le temps — à être encrassées et engorgées, elles ne tirent plus : les vapeurs intérieures font alors explosion, et l'explosion secouant — plus ou moins fortement — l'écorce terrestre, amène le tremblement de terre.

Je ne sais pourquoi, mais cette explication me plaît énormément, d'abord parce qu'elle est si limpide et si claire, que tout le monde la comprend — ce qui est rarement le cas des

définitions scientifiques — ensuite parce qu'elle vient à point aider à la philosophie, dont nous avons tant besoin.

Quand nous aurons tous l'intime conviction que nous naissons, que nous vivons, que nous aimons, que nous nous agitons sur une chaudière à vapeur chauffée à blanc, et que nous sommes perpétuellement sur le gril, comme l'oiseau sur la branche, nous en arriverons — forcément — à trouver plaisantes les petites misères qui nous assiègent, et à regarder la politique elle-même comme un art d'agrément.

La seule chose qui m'étonne de la part de mes contemporains, c'est que vivant au-dessus d'un foyer toujours incandescent, ils aient généralement si peu de chaleur dans leurs convictions.

La cause des tremblements de terre trouvée, le moyen de remédier aux fâcheuses oscillations de notre globe, est tout indiqué.

Un ingénieur doublé d'un savant (il est toujours bon d'être doublé de quelque chose) s'est fait — depuis quelques années — l'apôtre convaincu du ramonage des volcans et le promoteur enthousiaste de la remise à neuf des cratères.

A une époque où les affaires sont dans le marasme et où la fortune publique va — de jour en jour — s'amointrissant, la découverte d'une nouvelle industrie importe plus au bien de l'humanité que celle d'un plat nouveau.

Saluons donc les fumistes de cratères et les ramoneurs de volcans !

La liste des volcans éteints est incomparablement plus longue que celle des feux encore brûlants.

Les géologues affirment qu'on peut compter — en Auvergne seulement — plus de mille cratères ; en y ajoutant ceux de l'Ardèche et de l'ancienne Provence, on arrive à une somme de travail considérable qui ne manquera pas de mettre en liesse tous les grattoirs tessinois et toutes les raclettes savoyardes.

Des esprits timorés se demandent déjà — avec inquiétude — si le rétablissement de tous ces volcans ne créera pas — pour la sécurité publique — un danger aussi grand que celui qu'il s'agit d'éviter.

Qu'ils se rassurent !

Il n'est nullement question de doter nos braves Auvergnats de Vésuves courroucés et d'Etnas menaçants, on se gardera bien de rendre à leurs anciens volcans « leur première ardeur » ; il est même probable qu'on n'y parviendrait pas, on en fera des volcans modérés et d'habitudes régulières, qui borneront leur mission providentielle à lancer — à des époques prévues par les règlements — un peu de fumée dans l'espace et à faire quelques modestes coulées de laves, que les touristes anglais s'empresseront d'enlever à prix d'or.

Le Puy-de-Dôme lui-même ne sera qu'un Vésuve honoraire !

On pourra dire de ces petits volcans de famille, ce qu'un personnage d'opérette disait de deux amoureux, dont soixante et dix printemps et autant d'hivers n'avaient pas encore amorti complètement les feux :

— Ce sont des vieux tisons qui ne brûlent plus, mais qui fument encore !

Si le préfet du *Panache*, celui qui s'écriait en parlant des habitants de Montbrison : — « les malheureux, ils avaient un volcan, ils l'ont laissé éteindre ! » n'est pas encore dégomme, il pourra se consoler en permutant avec un préfet du voisinage.

Il n'y a qu'une toute petite objection à faire au projet de l'ingénieur ingénieur : il oublie de nous dire comment il faudra s'y prendre pour ramoner les volcans ?

Il est incontestable que, soumis à une chaleur de 270° — qui, d'après M. Flammarion, représente la température interne de la terre — les raclettes et les ramoneurs fondront avec un touchant ensemble.

Comme ce premier résultat rendrait difficile — par la suite — le recrutement des nouveaux industriels, je demande instamment que le

susdit ingénieur — avec l'autorisation préalable du *ministre de l'intérieur* — descende dans le cratère du Vésuve, dont le tirage depuis quelque temps laisse fort à désirer, le nettoie et revienne ensuite nous dire ce qu'il en pense.

Jusque-là, rien de fait !

Pierre BATAILLE.

NOUVELLES ARTISTIQUES

GRAND-THÉÂTRE

L'ouverture de la saison théâtrale aura lieu comme d'habitude dans les premiers jours d'octobre.

M. Marius Poncet a signé la plupart de ses engagements.

MM. Massart, Noté, Bourgeois nous restent ; de même Mmes Dauriac, Janssen, Doux et Candelon.

Le ténor Paulin est remplacé par M. Berger.

M. Poncet a engagé M. Defly, jeune ténor demi-caractère qui chantera *Esclarmonde*, *Faust*, *Carmen*.

**

Quant aux nouveautés, on nous promet *Tannhauser*, de Wagner ; nous aurons peut-être aussi *Gwendoline*, de Chabrier.

Lohengrin sera repris à la fin octobre. Il est question également de la reprise de *Etienne Marcel*, de Saint-Saëns, qui fut monté par la direction Aimé Gros, dans la saison de 1878-79. Enfin on nous donnera *Sigurd*, l'œuvre admirable de Reyer, dont nous avons été privés l'an dernier ; *Samson et Dalila*, etc.

Ajoutons que l'on ne sait encore rien de précis sur l'entrée de M. Alexandre Luigini à l'Opéra, et, par conséquent, sur son départ de Lyon.

**

Et puisque nous parlons de l'Opéra, annonçons, d'après un journal de Paris, l'engagement par M. Campocasso du ténor Alvarez, de notre compatriote Chambon, basse profonde, et enfin de Mlle Tanésy.

Première maternité

D'où vient que votre front s'illumine de joie
Femme ! d'où vient l'éclat qui brille en votre œil bleu,
Et que couve-t-il donc ce regard qui flamboie
Pour s'éclairer d'un pareil feu ?

Berceau blanc, nouveau-né, voici l'énigme sainte !
Qu'importe le grand choc dont votre corps trembla,
Puisqu'après l'âpreté de la coupe d'absinthe
Un chérubin sommeille là !

Après le rêve amour, que tu fis jeune fille,
Fais le rêve avenir sur l'osier chancelant,
Et cherche au firmament si quelque étoile brille
Sur l'ange au front tremblant.

Non ! va, ne sonde point !... le problème immobile
Nous garde trop souvent de terribles secrets ;
Endo-s-le sur ton sein, tiède nid, sûr asile,
Toa enfant rose et frais...

Lud. VILDÉ.

LE PENDU RESSUSCITÉ

Au siècle dernier, le célèbre docteur Cubitus était professeur d'anatomie à l'Université de Prague, en Bohême.

Doué d'une véritable passion pour la chirurgie, le docteur maniait le scalpel avec une dextérité surprenante, et sa rage de dissection était devenue légendaire ; aussi était-il toujours à l'affût des cadavres disponibles.

On le voyait souvent aux audiences du tribunal assister anxieusement aux débats d'un procès criminel et foudroyer de ses regards furibonds l'avocat trop éloquent qui disputait

une tête au bourreau. En revanche, il applaudissait avec frénésie au réquisitoire du ministre public à qui incombait la mission de procurer au charitable praticien des sujets de choix, dans l'intérêt, bien entendu, de la science.

Un jour, pendant que le docteur, revêtu de sa houppelande grise qui lui donnait un faux air de moine défroncé, prenait place dans le prétoire, on amena à la barre un hussard rouge du régiment de la reine, inculpé du crime de désertion, crime que la loi punissait de mort.

Notre hussard était un gaillard vigoureux, d'une taille herculéenne, un véritable chef-d'œuvre vivant qu'eût admiré Phidias.

Le bon docteur se frottait les mains et contemplait l'infortuné cavalier avec des yeux brillants de convoitise. Le vautour vorace qui plane dans les airs prêt à s'élancer sur la timide colombe, n'est pas plus féroce. Mais le digne professeur était à cent lieues de soupçonner le cynisme de son attitude : il ne voyait que la science.

Pendant l'émuante plaidoirie du défenseur, il s'épongea le front à plusieurs reprises, en proie à une indicible angoisse. Cet avocat avait une langue bien pendue : s'il allait arracher son client à la potence !

Peu s'en fallut.

Il y avait bien des circonstances atténuantes dans la cause ; mais en ce temps-là, on n'y regardait pas de si près. Le tribunal fut impitoyable et l'angoisse du docteur prit fin.

L'avocat n'avait pas réussi à sauver le cou du pauvre diable, bien qu'il eût démontré péremptoirement aux juges que les mauvais traitements avaient seuls incité le hussard à désertion.

Bref, l'accusé fut condamné à la potence.

Cubitus, radieux et pressé de jouir de son butin, demanda que le cadavre fût décroché aussitôt après l'exécution, et donna un bon pourboire à l'aide du bourreau pour que le funèbre colis lui fût expédié sans retard.

Trois jours après, le pendu, décroché du gibet, était transporté avec toutes les précautions requises au domicile de l'illustre savant et déposé dans son cabinet de dissection, situé à quelques pas de sa chambre à coucher.

Ce soir-là, le docteur, qui avait l'habitude de veiller fort tard, travaillait précisément dans cette chambre. Il se préparait à développer le lendemain devant un nombreux auditoire une théorie nouvelle sur le mode de propagation de divers microbes dans les ramifications de la colonne vertébrale.

Tout le monde dormait dans la maison.

Soudain, vers minuit, le docteur entend un grand bruit du côté de son cabinet.

Supposant qu'un chat avait été enfermé par mégarde avec le cadavre, il se lève, prend une bougie et part en reconnaissance.

Il ouvre la porte du cabinet dont il avait toujours la clef sur lui, entre, soulève le drap qui recouvrait le supplicié et recule pétrifié, anéanti.

La place était vide.

Plus de pendu !

Le hussard avait encore déserté ! C'était décidément une monomanie.

Les fenêtres étaient pourtant bien closes, les portes aussi. Il était impossible qu'on lui eût volé son pendu.

Il promena ses regards autour du cabinet et aperçut... le hussard assis tranquillement dans un coin, mais naturellement sans le moindre vestige d'uniforme.

Le docteur Cubitus n'était pas poltron. Cependant il ne put maîtriser un léger frisson qui courut le long de son épine dorsale, et il resta un instant immobile et comme figé.

Il y avait de quoi.

Le hussard ne bougeait pas. Il avait l'air de regarder le docteur.

Peu à peu une parcelle de sang-froid ranime le malheureux Cubitus. Il fait quelques mouvements à droite et à gauche, le cadavre le suit des yeux.

Malgré toute son énergie, le praticien est désagréablement impressionné.

Il juge prudent de se replier.

Les yeux toujours fixés sur l'objet de son effroi, la bougie à la main, il recule pas à pas jusqu'à la porte de son cabinet.

Le cadavre se lève tranquillement et s'avance, modelant son pas sur celui du docteur.

Ce géant tout nu, avec son visage pâle, semblable à une statue de marbre mue par un ressort invisible, l'heure tardive, le silence, tout conspire à augmenter la terreur du savant.

Saisi d'un tremblement convulsif, il laisse tomber son flambeau ; la lumière s'éteint.

Cette fois, le docteur Cubitus perd tout à fait la tête et se sauve.

Le cadavre le poursuit avec des enjambées gigantesques, de chambre en chambre, de corridor en corridor, sans prononcer une syllabe.

La terreur du pauvre homme atteint son paroxysme.

Enfin, après une course échevelée à travers les pièces de l'appartement, le docteur, acculé dans une chambre sans issue, rassemble ce qui lui reste d'énergie et se retourne comme le sanglier aux abois, décidé à tenir tête à la meute.

Il veut en finir n'importe comment.

Mais qu'elle n'est pas sa stupéfaction ! le pendu est à ses genoux.

« Grâce, monsieur le bourreau, grâce ! Sauvez-moi par pitié ! »

Le docteur Cubitus respire, ses nerfs se dilatent, il comprend la situation, se rassure, apprend au ressuscité qui il est et lui dit en rallumant sa bougie : « Ne craignez rien, mon brave, mais cornes du diable, vous avez la vie dure ! »

Puis, il fait mine de sonner pour appeler son valet de chambre.

« Vous voulez donc me perdre ! s'écrie le pendu. Si vous appelez, mon aventure fera demain le tour de la ville, je serai repris et rependu. »

— C'est juste, répond Cubitus, soyons prudents. »

Le docteur prête une vieille robe de chambre à son hôte, lui fait avaler un cordial et lui promet de le sauver.

Il ne put toutefois s'empêcher d'exprimer au pendu les regrets si naturels qu'il éprouvait comme professeur à voir une si riche proie échapper à son scalpel.

Le hussard ahuri le regarde, se demandant s'il a bien compris. Une sueur froide mouille ses tempes. Il semblait sentir dans ses chairs les morsures cruelles de l'acier. Par un geste instinctif, il se palpa.

Le docteur sourit et s'empressa de lui ôter toute inquiétude. Il le conduisit ensuite dans une petite chambre d'ami, lui souhaita une bonne nuit en lui recommandant de faire le mort jusqu'au lendemain et l'enferma à clef.

Par précaution, Cubitus prit la clef dans sa poche et alla se coucher à son tour.

Avant de s'endormir, il réfléchit.

Le cas était grave et tout à fait original.

Le docteur était embarrassé pour sauver son client. Il ne pouvait le garder chez lui sans que l'aventure transpirât. Le mettre à la porte c'était le perdre.

Heureusement que le docteur était un homme de ressource : son parti fut bientôt pris.

Il résolut de partir de bon matin avec son pendu et de l'accompagner jusqu'à la ville voisine, d'où, en un ou deux relais, il atteindrait la frontière saxonne.

En s'y prenant adroitement, on pouvait espérer de franchir sans incidents les portes de la place qui, par un malencontreux hasard, étaient justement confiées à la garde des hussards rouges de la reine.

L'un d'eux pouvait bien reconnaître le déserteur et alors...

Mais il y a un dieu pour les pendus !

Cubitus éveilla son protégé à l'aube, lui fit revêtir la livrée de son valet de chambre, l'enveloppa d'un épais manteau à double collet, et lui ouvrit la porte de la rue avec consigne d'al-

ler l'attendre à quelques pas dans une ruelle déserte.

Il attela lui-même son cabriolet pour éviter toute indiscretion de la part de ses domestiques et rejoignit le pendu, qui grimpa lestement à côté de lui.

Le cheval partit au grand trot.

Arrivé à la porte des Allemands, le docteur se nomma au chef de poste, et lui dit d'un air pressé qu'on venait de l'envoyer chercher pour un malade qui se mourait dans un château des environs.

Le militaire lui souhaita bon voyage et le pont-levis fut traversé sans encombre. Le cheval reprit le trot.

A quelques pas de la ville voisine, la voiture s'arrêta. Le pendu se jeta aux pieds de son libérateur, l'assura d'une éternelle reconnaissance, reçut de lui une bourse pleine et s'éloigna en le bénissant.

Douze ans après, le docteur Cubitus se trouvant à Strasbourg, toujours vêtu de sa longue houppelande grise, fut accosté sur le cours de Broglie par un bourgeois de belle mine, qui se présenta à lui comme un des premiers négociants de la place.

Le négociant lui demanda poliment s'il n'était pas le docteur Cubitus, de Prague.

Le savant répondit affirmativement.

« J'en étais sûr, s'écria le bourgeois tout joyeux. Eh bien ! nous sommes compatriotes, et je suis heureux de vous rencontrer pour vous inviter à venir dîner chez moi, en famille, 8, rue de la Nuée-Bleue, à sept heures précises. »

Le docteur, agréablement surpris de tant d'amabilité, accepta volontiers l'invitation.

A l'heure dite, il était chez le négociant. Une femme charmante et deux jolis enfants l'attendaient au salon tout souriants et le reçurent avec une cordialité qui l'émut.

Après le dîner, le négociant conduisit le docteur dans son bureau.

« Vous ne me reconnaissez donc pas ? lui dit-il. »

— Pas du tout, répondit le savant.

— Eh bien ! moi, je vous ai bien reconnu, et n'oublierai jamais vos traits... Rappelez-vous le pendu de Prague !

Le docteur comprit.

En vous quittant, reprit l'ancien pendu, je traversai l'Allemagne et me réfugiai en France. Là, grâce à ma belle écriture, j'entrai en qualité de commis dans un magasin de draperie. Ma bonne conduite et mon zèle pour les intérêts de mon patron ont fait le reste. Je suis devenu son gendre et j'ai repris la suite de ses affaires. Tout cela, c'est à vous que je le dois. Regardez donc ma maison, ma fortune et ma personne comme vous appartenant. »

Je ne peindrai pas l'attendrissement de l'excellent docteur. Il était heureux d'avoir été la cause d'un bonheur aussi complet.

Le lendemain, il quitta Strasbourg, emportant les bénédictions de toute la famille, qui se pencha à son cou, jusqu'au moment où le conducteur de la diligence donna le signal du départ.

Et voilà, chers lecteurs, comment a dépendu Du docteur Cubitus le bonheur d'un pendu.

Oscar LÉONI.

POMPON

Je ne suis pas un méchant garçon, demandez-le plutôt à tous ceux qui me connaissent, à Mégis, où je tiens la plus belle auberge du pays, celle qui a pour enseigne : *Au Léopard d'Argent* !

Non, je ne suis pas un méchant garçon, et cependant un homme est mort par moi, dans le temps, un pauvre vieux qui, arrivé à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, conservait encore une passion, celle de... Mais commençons par le commencement.

Un matin de décembre, il y a bien longtemps de cela, je quittai le logis muni d'un fusil et accompagné de mon chien, Tout-Beau, je me

dirigeai d'un pas alerte et le cœur léger vers la campagne où n'apparaissait plus que de loin en loin le toit d'une ferme ou d'une chaumine.

Le temps était froid, mais sec, et le soleil faisait étinceler sur l'herbe rase des prairies, comme sur les branches grêles des arbres, des paillettes de givre, qui ressemblaient à autant de diamants.

C'était fort joli, mais je ne songeais guère à admirer ces milliers de petites constellations, ayant l'esprit préoccupé du résultat de ma chasse.

J'avais, la veille, parié avec deux de mes camarades un bon souper à l'auberge que je ne reviendrais pas bredouille, selon mon habitude, et je voulais gagner mon pari. J'avais d'ailleurs très bon espoir ce matin-là, et mon chien aussi sans doute, car il courait avec un entrain incomparable. Parfois il s'arrêtait, humait l'air, me regardait, et ses yeux intelligents semblaient me dire :

— Il n'y a rien par ici, nous trouverons plus loin; suis-moi, voilà tout.

Et je le suivis en toute confiance, car, bien que je n'eusse jamais rien tué avec son concours, je ne l'en accusais pas, ne pouvant le rendre responsable de ma maladresse.

Il me conduisit très loin; mais, faut-il l'avouer? Je ne fus pas plus heureux pour cela, et la journée s'écoula pour moi sans autre résultat que beaucoup de fatigue, un peu d'humiliation et pas mal de colère.

Avec cela, je ne savais plus où je me trouvais et la nuit venait. A quelle heure arrivais-je à Mégis, et quel serait l'accueil de mon père, dont je ne voulais jamais écouter les conseils en matière de chasse?

Bien que je fusse très las, je hâtais le pas, regardant si je n'apercevais point une ferme où je me reposerais quelques instants et demanderais mon chemin, lorsque, soudain, Tout-Beau s'arrêta et allongea vers la haie que nous cotoyions.

Je l'appelai, mais il ne bougea point et se mit à aboyer.

Alors, doucement, comprenant qu'il se passait là quelque chose d'insolite, je m'avançai et aperçus arc-bouté en face de mon chien, un gros matou dont les prunelles fauves étincelaient dans l'ombre.

D'où venait-il? Peut-être de cette chaumine là-bas? Mais peut-être aussi n'était-ce qu'un chat sauvage, comme il y en a beaucoup dans le pays.

Je m'amusai pendant quelques secondes à regarder la mine provocante des deux ennemis, puis je continuai ma route.

— Allons, dis-je à Tout-Beau, laisse ce rôdeur, viens!

Il aboya encore une fois, fit volte-face et m'obéit, mais l'hypocrite matou, profitant de cette retraite inespérée, lui sauta sur l'échine et lui arracha un cri de douleur.

La vilaine et mauvaise bête! J'épaulai mon fusil, et comme elle s'enfuyait au jurement qui venait de m'échapper, je lui envoyai deux balles qui l'étendirent raide.

Tout-Beau, émerveillé de cette adresse dont j'étais si peu coutumier, courut et me rapporta triomphalement le chat que j'enfouis au fond de ma gibecière, histoire de la faire gonfler un peu. Et puis... Et puis, je ne rentrerais pas bredouille!

J'allai, aussitôt après cet exploit, frapper à la chaumine dont la fenêtre était illuminée.

— Ma bonne femme, dis-je à la vieille qui vint m'ouvrir, voulez-vous me permettre de me chauffer un peu et m'indiquer ensuite la route de Mégis?

Elle me devisagea et ouvrit toute grande la porte qu'elle tenait entr'ouverte.

— Entrez, monsieur, répondit-elle. Narcisse, ajoutez-elle en s'adressant à un bonhomme somnolant dans un fauteuil de paille, recule-toi un peu que monsieur ait place au feu. Là, très bien. Asseyez-vous, monsieur.

Elle approcha un escabeau.

— Vous venez de chasser? me demanda-t-

elle, tandis que Tout-Beau s'allongeait avec délices devant l'âtre où montaient les flammes roses et bleues. Sans vous commander, êtes-vous satisfait?

— Assez, répondis-je en tapant sur ma gibecière que je me gardai bien d'ouvrir. Seulement il fait un rude froid et je suis moins adroit lorsque j'ai l'onglée.

— Ça se comprend, monsieur, encore que de courir réchauffe autant qu'une flambée de souches, répliqua-t-elle avec un petit sourire malicieux. Étendez vos jambes, allez, ne vous gênez point. Ça n'est pas toujours à la nuitée qu'on peut courir après les lièvres, n'est-ce pas?

Elle parlait d'une voix un peu trainante et ses yeux continuaient à sourire dans son visage sillonné d'innombrables petites rides.

Le vieux assis en face de moi ne prononçait pas un mot, mais il me regardait beaucoup, avec une fixité gênante dont elle s'aperçut.

— Ne faites pas attention à lui, me dit-elle, il est en enfance, et ça l'étonne de voir une figure inconnue; n'est-ce pas, mon pauvre homme? Ce monsieur est un chasseur, tu sais bien, un chasseur qui tue les lapins.

— Il est méchant alors! répliqua-t-il gravement. Je n'aime pas qu'on tue les bêtes! Où est Pompon?

— Oh! répliqua-t-elle, Pompon est un galvaudeux, il court les champs, car je ne l'ai pas vu depuis tantôt; mais il reviendra, sois sans crainte. Ne l'auriez-vous pas aperçu, par hasard, monsieur? ajouta-t-elle en se tournant vers moi. C'est un gros chat gris qu'on ne peut tenir au logis depuis quelque temps et mon mari s'en tourmente. Que voulez-vous, c'est son unique distraction! Et puis, il faut l'avouer, Pompon est joli, avec des yeux jaunes comme des topazes. Seulement, il a mauvais caractère, et ce qui flatte Narcisse, c'est de pouvoir seul le caresser.

Elle parlait, elle parlait, la bonne vieille, et du coin de l'œil, regardait son mari qui l'écoutait bouche béante.

— J'aime Pompon, affirma-t-il. Pourquoi n'est-il pas là?

— Oh oui, qu'il l'aime! reprit mon hôtesse, et s'il s'avisait jamais de ne plus rentrer, vrai de vrai, je crois qu'il en mourrait!

Je sursautai sur mon escabeau et un petit frisson me courut sur la nuque.

Ce gros chat d'humeur vagabonde et querelleuse, ce Pompon, l'idole du pauvre infirme quasi privé de raison, je l'avais là, dans ma gibecière pleine et rebondie!

Pris d'un subit malaise et n'osant plus le regarder en face, je quittai presque aussitôt la chaumine.

Quand vous chasserez de ces côtés, me dit la paysanne en m'ouvrant la porte, venez-vous reposant ici, ça me fera plaisir, et...

— Laïde, interrompit le vieux, vois donc un peu dehors si tu trouves Pompon.

Je me sauvais comme si le diable m'emportait. Plusieurs mois plus tard seulement, l'idée me vint de retourner à la chaumine.

Les deux pommiers dont les branches effleuraient son toit étaient maintenant couverts de feuilles délicates, car avril naissait à peine et, assise sur le seuil de la porte ouverte au doux soleil printanier, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, très pauvrement vêtue, cousait d'un air mélancolique.

A mon approche, elle leva la tête et ses yeux bleus m'interrogèrent.

— Je voulais, en passant, lui dis-je, savoir des nouvelles du père Narcisse et de sa femme. Ne pourrais-je les voir?

— Ma grand'mère est à la ville, répondit-elle d'une voix harmonieusement timbrée; quant à mon pauvre grand-père, il est mort depuis trois mois.

Le vieil infirme était mort! Soudain les paroles de Laïde me revinrent en mémoire:

« Si Pompon ne rentrait plus, il mourrait d'ennui. »

Et le petit frisson d'autrefois me courut encore sur la chair.

— De quoi est mort votre grand-père, demandai-je à la jeune fille.

— Il était très vieux, dit-elle, et n'avait plus, le pauvre, tout son esprit à lui. Il est mort d'ennui parce que... peut-être ne le croirez-vous pas et c'est vrai pourtant! parce que... Pompon, un chat auquel il tenait beaucoup, a quitté le logis et n'est plus revenu.

Que voulez-vous? On aurait cru un petit enfant pour l'entendement. N'empêche que nous avons eu un gros chagrin, allez!

Du revers de sa main, elle essuya deux larmes qui glissaient sur ses joues.

— Entrez, monsieur, reprit-elle, ma grand'mère sera bientôt là.

J'aurais bien voulu rester quelques instants de plus avec cette charmante fille dont les yeux clairs, souriants en dépit de sa tristesse, donnaient un charme étrange à son visage hâlé de petite paysanne mais l'idée de revoir Laïde mettait un vague effroi au fond de mon âme comme si, réellement, j'eusse été la seule cause de son deuil.

Je la quittai donc et elle ne me retint pas, mais elle me suivit des yeux, car, en me retournant, je l'aperçus, baissant brusquement la tête sur son ouvrage, et je contemplai une minute son gracieux profil incliné.

Il se passa bien ensuite six semaines sans que je fusse à même de quitter l'auberge; mais dans cet intervalle je questionnai quelques personnes sur les habitants de la chaumine, et j'appris ainsi que Laïde Verlet se trouvait dans la misère depuis la mort de son mari parce qu'on lui avait supprimé la modeste pension dont il bénéficiait. Maintenant elle n'arrivait plus à subvenir à ses besoins et sa petite fille Germaine allait être forcée de se placer comme servante. Que deviendrait alors la pauvre aïeule, à son âge, isolée dans cette campagne? Encore fallait-il que Germaine trouvât une place avant Notre-Dame d'août, chose peu probable.

Sans trop savoir pourquoi, je me montrai dès lors nerveux et inquiet et je me surpris m'accusant de leur sort précaire.

Je cherchais bien à me persuader qu'elles ne pouvaient y échapper, le vieux Narcisse étant depuis longtemps condamné par son infirmité, mais j'eus beau faire, je pensais toujours à Laïde ainsi qu'à Germaine, à Germaine surtout dont le joli visage me suivait dans mes rêves, et cela me faisait grand pitié de savoir qu'elle souffrait, si bien que, n'y tenant plus, je demandai un jour à mon père s'il ne la voudrait point comme servante à l'auberge, lui affirmant qu'on la disait sage et travailleuse, autant que jolie.

Mais mon père refusa, alléguant que ce qu'il fallait à l'auberge, c'était une bonne grosse maman et non pas une jeune et jolie fille.

Cette réponse me peina beaucoup et, le tantôt, mû par je ne sais quel sentiment, je me rendis à la chaumine où, cette fois, je rencontrai Laïde.

Elle me reconnut très bien et, Germaine lui ayant fait part de ma précédente visite, elle me remercia et me raconta ses peines comme à un ami.

Bien qu'elle ne m'en priât pas, je lui promis de m'occuper d'elles. Mon père connaissait beaucoup de gens et nous trouverions bien quelque bonne âme compatissante à leur misère.

Enfin, je les réconfortai de mon mieux et les laissai moins chagrines.

Huit jours après, je leur fis une nouvelle visite, puis encore la semaine suivante.

Elles étaient de plus en plus pauvres et attendaient avec une impatience quasi fébrile la louée des domestiques.

— Ah! murmurait parfois Laïde, en arrivant à regretter son mari plus encore pour ses modiques ressources que pour lui-même, ah! si Pompon n'était pas parti! L'ingrat Pompon!

Hélas! n'était-ce pas moi qu'elle aurait dû

accuser ? N'étais-je pas la cause indirecte de leur détresse ?

Oui, certes, et j'éprouvais une joie à me le répéter parce que ayant causé le mal, je devais maintenant y remédier, et je ne voyais qu'un moyen d'atteindre mon but, moyen qui faisait battre mon cœur d'aise quand j'y réfléchissais.

— Je... je voudrais me marier, dis-je un jour à mon père, et si vous y étiez consentant, je prendrais pour femme... Germaine Verlet.

— Cette petite que tu me conseillais de louer servante à l'auberge ? Allons, tu es fou !

— C'est que je lui dois une réparation, répliquai-je maladroitement.

Et comme il me regardait, ne comprenant pas, je lui pris les mains, le forçai à s'asseoir et lui racontai, ce que je n'avais pas encore fait, l'aventure du fameux lapin de garenne fricassé par moi-même, auquel je me gardai bien de goûter et que mes camarades déclarèrent n'être qu'un vulgaire lapin de choux...

— Brigand, me dit-il, en riant malgré lui ; le singulier ragoût que tu nous a servi là.

Il riait, il était désarmé ; j'en profitai pour plaider ma cause, et, mon éloquence amoureuse m'entraînant toujours, il dut m'interrompre.

— Eh ! fit-il, que je la connaisse au moins, cette petite ! Je ne regarde pas à l'argent, mais faut-il encore qu'elle possède bien les qualités dont tu me parles...

Je me levai et j'embrassai avec effusion mon père, le meilleur père du monde entier.

Un mois après j'épousais Germaine, et il y eut, à cette occasion, un grand festin dont on garde encore le souvenir à Mégis.

Voici longtemps de cela et bien des événements se sont passés depuis. La vieille Laide, qui vint demeurer chez nous, est morte ainsi que mon père. Que Dieu ait leurs âmes ! Nous les avons bien regrettés et les regrettons encore.

Il nous est arrivé, les premières années de notre mariage, une trinité de beaux enfants, dont l'aîné, un garçon épris de grand air et de liberté, n'a aujourd'hui, comme moi autrefois, qu'une passion en tête, celle de la chasse. Mais s'il a mes goûts il n'a point ma maladresse, et Tant-Belle, une descendante de Tout-Beau, est joliment fière de son maître.

Je ne lui ai jamais raconté à la suite de quelle circonstance j'ai épousé sa mère ; ma chère femme elle-même l'ignore encore, mais c'est égal, je ne croyais pas me préparer un avenir si tranquille et si heureux en tuant, un soir de méchante humeur, Pompon, le chat du vieux Narcisse.

Jean BARANCY.

LE CHEMIN PARCOURU

D'une aride montagne ayant gravi la pente,
Quand nous nous arrêtons, au déclin d'un beau jour,
Loin de la plaine, où l'eau des rivières serpente,
Loin de la ville, où sont nos demeures d'amour ;

Qui de nous n'aime entendre, en reprenant haleine,
Les bruits que jusqu'à nous la brise vient porter ?
Qui de nous, qui de nous, en regardant la plaine,
Ne sent battre son cœur et son âme chanter ?

Ainsi, fouillant dans les lointains de mes pensées,
J'en brasse d'un regard le chemin parcouru ;
Et je rêve, en songeant aux tendresses passées,
Sur le tombeau muet d'un amour disparu.

Comme aux jours envolés, un instant je m'enivre
Du parfum de ces fleurs que nous allions glaner,
Et je revis ma vie, en relisant le livre
Où nos deux fronts unis aimaient à s'incliner.

Reliques des bouquets d'ajoncs cueillis par elle,
Billets doux si souvent relus à demi-voix,
Épaves d'anciens vers d'amour, où se révèle
L'adorable candeur des strophes d'autrefois !...

Oh ! ne riez jamais de vos rêves d'enfance !
De parfums et d'amour leurs souvenirs sont pleins ;
Par les adieux moqueurs dont l'ingrat les offense,
Ne faites point saigner leurs âmes d'orphelins !

Jean APPLETON.

CONCERTS-BELLECOUR

Mardi, nous avons eu des *Teurs* au kiosque de Bellecour. La Société chorale, le *Luth algérien*, qui venait d'enlever deux premiers prix au concours musical de Saint-Priest, a obtenu un non moins grand succès sous nos grands marronniers, en exécutant avec une rare méthode et un exquis sentiment des nuances, trois chœurs de Saints.

On nous annonce, pour le vendredi 3 juillet, le commencement des festivals avec chant, dont le succès a été si grand l'an passé.

J. C.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La fermeté de notre marché est remarquable, étant donné le calme des affaires.

Les variations de cours absolument insignifiantes, et on ne prévoit généralement de modifications dans les allures de la bourse qu'à l'approche de la liquidation.

Le 3 0/0 s'inscrit à 95 22 dernier cours, au lieu de 95 20 cours de clôture d'hier, le 3 0/0 nouveau a reculé de 5^e à 93 90 ; l'amortissable finit à 96 05 au lieu de 96 12, et le 4 0/0 à 105 30 au lieu de 105 32.

Les écarts de cours n'excèdent pas 1 25 sur la plupart de nos sociétés de crédit. Le Crédit foncier est à 1272 50 sans changement ; la Banque de Paris finit à 810 au lieu de 811 25 ; le Crédit lyonnais à 802 50 au lieu de 803 75 ; la Société générale est très ferme à 485. On cote le Crédit mobilier à 372 50.

Le Suez à 2802 50 a baissé de 5 fr.

Les fonds étrangers sont très bien tenus, notamment l'Italien à 94 12.

En banque, le Rio s'inscrit à 590 fr.

L'obligation des Chemins de fer de Portorico se tient à 270 fr.

Les parts bénéficiaires du Crédit se traitent à 15 et 15 50,

Les Actions de la librairie Lecenne-Oudin et C^{ie}, sont recherchées à 502 et 505 fr.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Bougie du Jockey-Club

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE



A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur
9, rue de la Plâtière, Lyon
Spécialité de **Cierges de 1^{re} Communon**

A LA GRANDE MAISON

SUCCURSALE

DE LYON

4, Place des Jacobins

(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

HABILLEMENTS

CHAPELLERIE, LINGERIE

BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

VÊTEMENTS SUR MESURE

MÉDAILLE D'OR

Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

JOURNAL DE LA SURDITÉ

Donne les DERNIERS RENSEIGNEMENTS sur tous les traitements existant en France et à l'étranger pour la guérison des maux d'oreilles. Il suffit pour le recevoir l'envoi d'écrire à l'Administration : 112, BOULEVARD ROCHECHOUART, PARIS.

C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République

Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanelles, housses, couvertures**, etc.

Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

Pulvérisateur L'ÉCLAIR

Contre Mildiou et Maladie des Pommes de terre

VERMOREL

Constructeur breveté s. g. d. g.

VILLEFRANCHE (Rhône)

333 Premiers Prix

Or, Vermeil, etc.

Croix du Mérite agricole

Éclair n° 1, 40 fr. — Éclair, n° 2, 30 fr.

« LA TORPILLE »

Soufreuse à grand travail, 28 fr.

DONREBO, soufflet..... 40 fr.

PULVÉRISATEUR A TRACTION

Pulvérisateurs spéciaux pour les Arbres
Matériel viticole complet. (Demander Catalogue)

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : Flaubert intime, par Paul Margueritte. — Semaine politique : M. de Freycinet n'avoue pas, par Ed. Magnier. — Echos de partout : Anecdotes sur le poète Albert Glatigny. M^{me} Chaussonot, une fille de l'ex-impératrice Eugénie. Zola à ses futurs électeurs. M. Renan à la fête des Félêtres. Les mendiants de Paris. — Histoire de la semaine : Les petits Cochons, par Alphonse Allais. — L'Octroi, monologue en vers, par Pierre Trimouillat. — Poésie : Comédiens en voyage, par A. Glatigny. — Semaine musicale : Le Rêve, musique de Bruneau, par E. Reyer. — De Paris à Bâle, par Victor Tissot. — Roman : Péril, par Henri Gréville. — Au Japon : Kioto la ville sainte, par Pierre Loti. — Autour de l'école : Préjugés, par Edouard Petit. — La semaine littéraire : La Force des choses, de Paul Margueritte, par Chantavoine. — La vie militaire : Les Officiers étrangers dans nos écoles militaires, par le capitaine de Pardiellan. — Mouvement scientifique, par le Dr André. — Livres, etc., etc. — Illustrations : Danses russes. — Vues de Bâle.

LA FRANCE ILLUSTRÉE

Sommaire n° 865 du 27 juin 1891.

TEXTE : Chronique de Paris, par Aimé Giron. — Ango ou les Sculpteurs d'ivoire, par Charles des Granges. — A l'Étranger, par A. d'Audeville. — M^{me} de La Fayette, par Marc Philibert. — En passant par Lausanne, par Raoul Bonnelly. — Dona Sacramento (suite), par Aimé Giron. — A vol d'oiseau, par Z. Z. — Nos gravures, par C. G.

GRAVURES : Le vieux paysan (Capri). — Le comte Henri Mercier, premier ministre de la province de Québec (Canada). — Le très honorable sir John A. Macdonald, premier ministre du Canada. — Le colonel Lebel. — Le vice-amiral Bosse. — Notre-Seigneur donne à saint Pierre les clefs du Paradis. — Les sources de Schavaes. — La pêche. — M. Antonin Mercié, sculpteur. — L'accident de chemin de fer arrivé à Mœnchenstein, près de Bâle (Suisse).

SUPPLÉMENT : Courrier de l'Œuvre, par L. Roussel. — Les Délaissements hebdomadaires, par A. Formont. — Bulletin financier. — Annonces.

LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

Sommaire.

Théodore de Banville : Henri Corbel. — Les oraisons doctorales de la Saint-Thomas : A. Bleton. — Journal d'un « Moblot » au siège de Belfort : Victor Pasquet. — La liquidation judiciaire : E. Thaller.

Poésies. — Primavera : Gérôme Coquard. — Fleurs fanées : Alexandre Piedagnel. — Le château de la Belle : Achille Millien. — Les papillons : Xavier Privas.

La Chanson française. — La Fleur divine : Ernest Chebroux.

Livres et revues. — Evangéline, par Jean Appleton. — Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro, traduits par Achille Millien : Théophile Froissat, par Boisard. — La France pendant la Révolution, par le vicomte de Broc. — Chronologie de l'Empire romain, par Georges Goyau : A. Philibert-Soupé. — Député, par Féline de Comberousse : L. R. — Les Adolescents, par Daniel de Venancourt. — Carnet d'échantillons, par M^{me} A. François Damé : Jean Appleton.

Nécrologie. — M. Alexandre Tisseur : La Rédaction. — M^{me} Dor.

Académie de Lyon. — Prix à décerner en 1891.

Tablettes du mois.

Planche. — Portrait de Théodore de Banville (photogravure de MM. A. Lumière et ses fils). Dessin au crayon de M. Jules Maurel, de Lyon, d'après la photographie de M. Nadar, à Paris.

ABONNEMENTS

France 15^{fr}. — Étranger, 17^{fr} 50. — Le N° : 1^{fr} 50. En vente chez les principaux libraires de Lyon.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE. — Courrier de Paris, par P. Véron. — Mondains et mondaines, par Etincelle. — Nos gravures. — Variétés, par G. Lenôtre. — Théâtres par H. Lemaître. — Chronique musicale, par A. Boisard. — Chronique du sport, par Archiduc. — Serge, par Abel Hermant.

GRAVURES. — Opéra-Comique : Le Rêve. — La transformation des torpilleurs de 35 mètres. — Dans le passé mort, par Reichan. — Les vieilles coutumes. — L'Exposition de Moscou. — Le huitième centenaire de saint Bernard, à Dijon. — M. Calmann Lévy. — Serge, par Tofani.

REVUE DU LYONNAIS

N° 5 Mai 1891.

SOMMAIRE

Mercruy, station celtique et gallo-romaine, par F. Gabut. Chazay-d'Azergues en Lyonnais, par L. Pagani (à suivre). Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), par Joseph Denais (à suivre). Les rêveries d'un songe-creux, par Palua de Pradels. Nécrologie. — J.-E. Valentin-Smith, sa vie et ses œuvres. — Antoine-Gaspard Bellin, par A. Vachez. Bibliographie. — Notice sur l'ermitage du Mont-Cindre, par l'abbé Duplain, compte rendu, par L. G. Sociétés savantes. — Chronique d'avril 1891. Planche : Portrait de M. Valentin-Shmit.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

56, RUE JACOB, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE
ET DE MON PETIT GARÇON

Ce petit Journal hebdomadaire, aussi charmant comme format que riche en matières de toutes sortes : Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **Le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent **tous les mois** aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HÉBERT, rue Jacob, 56, Paris.

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements : 4 an, 6 francs; 6 mois, 3 francs; 3 mois, 1 fr. 50.

S'adresser également, soit aux bureaux de postes, soit aux libraires des départements.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLOU, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.



AVIS AUX FUMEURS

Camphorated Chalk de Dalpiaz

Ph^{ie}, 275, Rue St-Honoré, PARIS

Dentifrice anti-acide, purifie l'haleine, conserve aux dents leur santé et leur blancheur, les préserve de la carie, empêche la formation du tartre cause de l'altération des gencives et du dechassement des dents.

1 fr. 50 le Flacon franco contre mandat ou timbres.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noce et repas de Corps.

ANNUAIRE GÉNÉRAL DU COMMERCE DE LYON

Et du Département du Rhône
INDICATEUR FOURNIER

FONDÉ EN 1869

Pour l'Année 1891. - PRIX: Relié, 12 Fr.

Publié sous la direction de LÉON FOURNIER, avocat.

L'Annuaire général du Commerce de Lyon (INDICATEUR FOURNIER)
le plus important des *Annaires de province* (2,500 pages),

COMPREND :

- 1° La liste des habitants de Lyon classés par rues et numéros des maisons ;
- 2° La liste des habitants de Lyon classés par ordre alphabétique ;
- 3° La liste par professions et ordre alphabétique des commerçants et industriels de Lyon et de la banlieue ;
- 4° La partie administrative, contenant la liste complète et méthodique de toutes les administrations et autorités d'ordres civil, judiciaire, militaire et religieux ;
- 5° La nomenclature par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Rhône, avec

les noms du maire, des fonctionnaires et des principaux commerçants ;

6° La liste des boulevards, places, rues, quais, par ordre alphabétique, avec l'indication des tenants et aboutissants, des arrondissements et des cantons de justice de paix dont ils dépendent ;

7° Le Plan général de la ville de Lyon

grande carte en couleurs, pliée dans une poche pratique à l'intérieur de la couverture. (Propriété de l'Agence).

8° Une carte du département du Rhône ;

9° Une revue commerciale, marques de fabrique, hôtels recommandés.

EN VENTE

A LYON, à l'Agence V. FOURNIER, 14, rue Confort, 14

et dans ses Succursales de Saint-Etienne, Grenoble, Mâcon et Dijon.

A LYON CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET PAPETIERS

LE COURRIER DES MODES

PARISIENNES

12 pages - 15 centimes

plus complet que les journaux à 25 cent.

publie chaque samedi 50 modèles

élégants et pratiques de robes,

mancheaux, chapeaux, costumes

d'enfants, ouvrages, etc., avec

explications et patrons découpés.

Feuilletons. Causerie médicale

par M^{lle} le D^r BERTILLON. Étude

QUE FERONS-NOUS

DE NOS FILLES ?

décrivant toutes les professions

et métiers pouvant être exercés

par des femmes. Nombreuses

primées. Chez tous les libraires.

ABONNEMENTS D'ESSAI

Pour 3 mois (56 pages), le journal

simple: 2^{fr} 50. Avec chaque fois une

gravure coloriée, 3 mois: 5^{fr}. Pour

s'abonner, envoyer mandat-poste ou

timbres aux Editeurs: IMANS & C^{ie}

35, RUE DE VERNEUIL, PARIS

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

W DÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau

Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

LE MONITEUR DE LA MODE

Recueil illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, PARIS

Constater le succès toujours croissant du *Moniteur de la Mode* est la meilleure preuve que l'on puisse donner de la supériorité de cette publication placée, sans conteste, aujourd'hui, à la tête des journaux du même genre.

Modes, travaux de dames, ameublement, littérature, leçons de choses, conseils d'hygiène, recettes culinaires, rien n'y manque, et la mère de famille, la maîtresse de maison l'ont toutes adoptée comme le guide le plus sûr et le plus complet qui soit à leur service.

Son prix, des plus modiques, le met à la portée de toutes les bourses.

Le Numéro simple: 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée: 50 cent.

CHOUDENS Fils

ÉDITEUR DE MUSIQUE

90, Boulevard des Capucines, 90, PARIS

MISS HELYETT

Partition Chant et Piano..... 12 fr.

Partition Chant..... 4 »

LE MONITEUR DE LA MODE

Recueil illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS

Le Numéro simple: 25 cent. — Le Numéro avec gravure coloriée: 50 cent.

EDITION 0 (sans gravure coloriée)	
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE	
Un an.....	14 fr.
Six mois.....	7 50
Trois mois.....	4 »
UNION POSTALE	
Un an.....	18 fr.
Six mois.....	9 50
Trois mois.....	5 »

EDITION 1 (avec gravure coloriée)	
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE	
Un an.....	26 fr.
Six mois.....	15 »
Trois mois.....	8 »
UNION POSTALE	
Un an.....	34 r.
Six mois.....	18 »
Trois mois.....	9 50